

Salvador López Bécerra

Volonté du feu

traduit de l'espagnol par Ramón Romero Naval

Salvador López Bécerra naît à Malaga, Espagne, en 1957. Il lui aura suffi de peu de tâtonnements pour trouver sa voix : il est aujourd'hui considéré comme l'un des poètes les plus prometteurs de sa génération. De ton d'abord cernudien (*El Patio*, 1984), sa poésie acquerra très vite ce « mouvement » saccadé d'œuvres telles que *Arquitectura del En/Sueño* (1985), *Lava* (1985), *Riente Azar* (1986), pour parvenir à ces « poèmes-seuils-de-poèmes » de *Voluntad del fuego* (1991), livre de poésie tellurique, parcours infatigable de lieux où la parole s'adonne à une diction de la limite, de l'impossibilité, et où un dessin semble pouvoir le disputer à notre écriture. Nous donnons ici l'intégralité de la deuxième partie de *Voluntad del fuego*.

[1]

I

LA trace qui traverse les stylets
L'or
La force de la nuit
Le son
La fièvre
Et tu couvres à ce moment précis ta nudité
Tu respires fort
Sous l'arc des roseaux tu absorbes la fumée
La cendre

II

LE lumignon de la mémoire
La distance
Et la main qui par deux fois s'avance
En été
Lorsque la clameur se fige et réfléchit

III

DES pensées inédites aux corniches
La jeunesse des coquelicots inhabités
Et l'holocauste de la culture des marbres oubliés dans les parcs
Les inscriptions
Les mots où tu écrases les filtres du petit jour

IV

ET tu changes, laissant couler la mer comme une caresse
Et tremble le cri qui se tait
Et t'empourpre l'étrangère l'universelle ignorance
Cependant que tu fais le temps intemporel
La vigile
Le perdurable
Et tu lèves ou bien oublies tout ce qu'on dit pour
Ou contre

V

LA bouche dilatée
La bouche
Son écume
Le bois brûlant de ton allégresse
Et tu acquiers le caractère du vent
Les sourires de tes amis inoubliables
Et tu méprises la littérature grassement payée
Comme à des chiens qui s'ennuient dans les parnasses

VI

GUÈRE plus que cliquetis
Ou que cette eau putride que d'autres réclament
Ces bannières de toujours
Les mots croisés de l'à-venir
La frise est une flamme lunatique
Mais l'ignorant ils parviennent
Irrémédiablement se consomment
Sans brûler comme toi.

[2]

I

LES instants déçus
Non la sève d'un vers ancien
L'encre parcourant tout
Sans répit
(Oh poème merveilleux de la nuit
Oh merveille du songe
Festivité de la page blanche)
Et le livre s'érigeant sur ses signes
La trace
Le paravent
Le cruchon
Le lavandin dans le cruchon
La mémoire

II

TU te sais dans le sang
Dans les sentes de la toile que tu déchires
Et saccages
(Peut-être dans un autre corps
Le mensonge
Cela que tu nommes ou bien découvres)
Et tu écris
Sur la mort blanche du temps tu écris
Tu dis
Tu désobéis à la norme
Tu craches sur les nuages
Rien ne choit
Rien sur le marbre
Rien en ta bouche
Rien

III

ET tu dis
De nouveau tu dis
Ou peut-être fais-tu silence
Tu fais l'amour
Mais le passé n'importe pas
Et le passé s'éloigne
Arrive
Et il n'est lune qui ait la beauté de celle de ces toits

IV

LES doigts gémissent qui décrivent le moment
Gémissent
Pour qui ne sait entendre les murmures familiers
Cette alliance
Sottise bénite du poème

V

TU savoures toutes les cerises qui sont de ta bouche
De sa langue qui est tienne
Et des mains qui se vouent à ces solitudes
Où l'Amour qui s'installe et fornique tousse
Sur les paupières de l'air

VI

ET sans le savoir elle de nouveau
Les Mots
La faveur du crucifix
La bénédiction ridée
Son corps
Et le poème disant que tu ne te tairas point dans la nuit
Où plus personne ne dira de silences
Rien que ton nom.